

Charles Vildrac, Souvenirs militaires de la Grande Guerre, "Sous les obus et les crapouillots, parmi les blessés et les morts...", Éditions Claire Paulhan, 2021, 288 p., 28€

Une fois n'est pas coutume d'emblée dire combien l'objet livre est ici congruent à son contenu, sa couverture gris militaire au toucher de drap raide à sévères hauts caractères Caslon en gras de noirs épais et fins, leurs prononcés empattements lesquels supposent forces d'appuis et relâchements successifs sur le papier intérieur à douceur d'ivoire Fedrigoni, tous soucis beaux de faire dont les éditions Claire Paulhan sont coutumières, en étoffant l'*impressum* du comment comme jadis était la règle : il y va du respect des lecteurs juste après celui du texte, de la satisfaction intellectuelle comme celles des yeux et du toucher que la lecture remplit.

Ce témoignage demeuré inédit du vivant de Charles Vildrac vient s'ajouter aux puissants récits de Maurice Genevoix publiés alors que la Grande Guerre n'était pas encore gagnée faute de combattants, de part comme d'autre, tous récits réunis en un seul dans *Ceux de 14*, relus et lavés de leurs inadvertantes préciosités. *Les Souvenirs militaires* de Vildrac ne peut pas l'être moins, précieux, fut-ce dans l'hyperréalisme, lesquels *Souvenirs* viennent rejoindre longtemps après, il faudra répondre à la question du pourquoi « longtemps après », *Les croix de bois* de Roland Dorgelès (1919) et *Le Feu* d'Henri Barbusse (1919) ainsi que *Nous autres à Vauquois* d'André Pézard (1918), le futur traducteur de la *Divine Comédie* dans la Bibliothèque de la Pléiade dont l'enfer des tranchées de la Butte de Vauquois a pu servir de modèle à *l'Enfer*.

On ne lit pas dans les *Souvenirs* que le sous-lieutenant Pézard et le soldat Messenger (le patronyme prédestinant de Charles Vildrac) se soient rencontrés, appartenant tous les deux au 46^e Régiment d'Infanterie, mais très probablement croisés sans se connaître sur le *Chemin Creux de la cigalerie*, au *Bois-Noir* ou près du *Mamelon-Blanc*, dans l'un ou l'autre de ces lieux-dits à la toponymie virgilienne où ils se trouvaient engagés, exposés aux mêmes assauts. André Pézard mobilisé alors qu'il vient d'être reçu au concours de l'École Normale Supérieure a 21 ans quand Charles Vildrac en a 31 et un début d'œuvre reconnue. L'un et l'autre réchappèrent des crapouillots et des canons de 77 allemands dont un ôta d'un bras l'usage à André Pézard, lui laissant l'autre main pour serrer celle de Virgile quand il lui faudra emprunter les arcs de cercles dantesques comme il parcourut ceux des tranchées. On n'oubliera pas Blaise Cendrars qui fit le terrible et laconique aveux de *J'ai tué* (1918) et qui attendra la fin de la Der des Der plus Une pour publier *Le silence dans la nuit* dans *L'homme foudroyé* (1945) et puis *La main coupée* (1946).

Charles Vildrac a-t-il lu ces témoignages d'immédiate après-guerre qui l'auraient dissuadé de publier la relation de sa vie en sursis dans les couloirs de la mort au Front, d'ajouter un énième ouvrage à des chefs d'œuvres de restitution, fut-elle infinitésimale, de la réalité, à beaucoup d'autres récits au passé du présent répondant à une irrépressible nécessité de faire savoir ? La question dut se poser et sa réponse s'imposer à l'écrivain à la notoriété de poète, que l'essentiel innommable y était suffisamment assez approchant.

Trop proches pour que son écriture, en dépit de sa limpidité factuelle dans l'expression des faits et des sentiments, des faits subis dont l'horreur horrifie à leurs seuls énoncés telle qu'on la redécouvre maintenant dans cet ouvrage achevé, les sentiments éprouvés dont la proximité de leur endurance de souffrances ou de brèves réjouissances, n'en soit pas prématurément affectée, le devoir d'exactitude et de clarté d'expression, pour que Vildrac décide de s'en remettre provisoirement au poème, un provisoire qui durera presque sa vie.

Charles Vildrac est alors le poète du *Livre d'amour* (1910) lequel lui vaut de fréquenter Gaston Gallimard et André Gide, après Georges Duhamel et Jules Romain (une précieuse biographie très détaillée est donnée en préambule des *Souvenirs*), aussi s'en remettra-t-il à ses *Chants du désespéré* (1920) en connaissance de l'incapacité foncière des mots à partager précisément ce nouvel indicible que l'essor fulgurant de la métallurgie quantique du corps noir met au défi d'articuler, d'ajouter de nouveaux attributs aux noms s'il en existe, d'inventer de nouveaux noms ou de nouvelles définitions aux anciens fussent-elles approximatives, discontinues, dont le défaut de précision ne saurait qu'entraîner d'assourdissants acouphènes de remords, ne s'en sentit-il pas prêt ?

Et que pour *renommer* les amis morts, renommer au sens grec de *kléos*, leur conférer un substitut d'immortalité, le poème vaudrait provisoirement plus que la prose, le poème opérant en modulation de fréquence moins sujet aux atténuations des couches de temps futurs qu'il lui faudra traverser tandis que la prose dont le régime fondé sur des variations d'amplitude y serait plus sensible jusqu'à l'extinction.

Alors il se délivre de ses obligations et de ses obsessions, oblitère les atrocités rémanentes, les conjure par le chant qui n'impose pas de ces développements requérant un temps de décantation, de « déchant », dont il est privé des incipit sur le moment qui s'éternise, ils viendront en leur temps s'ils le doivent : il est venu. Mais tout de suite il s'agit de protéger le penser de la folie et de s'en remettre aux mots du poème dispensateur de sommeil si proche du mourir pour de bon, fut-ce de rêves interrompus, à leur puissance d'extraction du réel qui y reconduit plus profondément, en laissant les excavations à remplir pour plus tard avec d'autres moyens.

Il en va de la célébration dans le poème de synthèse de mémoire à vif, de ce qui n'a pas encore besoin de se référer aux notes éparses prises en léger différé aux cahiers de ces bords, l'absurde quand il est militaire, les consolations paradoxales de la guerre, quand le mot *vie* signifie *survivre*, même s'il écrit à sa sœur en date du 30 mars 1915 :

« Je ne puis pas transcrire mon journal pour M. car je ne tiens pour ainsi dire pas mon journal. Ce n'est qu'un moment hâtif pour indiquer l'emploi du temps [...] J'ai de plus en plus une répulsion insurmontable pour la mise au courant d'un journal avec le détail des événements ; Quand on revient de Vauquois on en a la nausée rien que d'y penser. »

À l'issue du conflit seront donc publiés *Les Chants du désespéré* (1920) aux poèmes verlibristes par la force des choses, un genre que Charles Vildrac défendit avant-guerre (1), dont une *Élégie villageoise* à l'ami des amis Henri Doucet tué le 11 mars 1915 :

... Jean Ruet aussi est mort ;
Il avait vingt-quatre ans ;
C'était un gars de Saint-Ay
Dans les vignes, sur la Loire.

Jean Ruet a été tué !
Qui donc aurait pu croire
Que celui-là mourrait ?

Il était si vivant
Que c'était grand plaisir
De voir ce garçon-là,
Son nez humant l'espace,
Ses fins sourcils farceurs,
Ses gestes de danseur.
Et d'entendre son rire !

Son œil, quand il lisait
La guerre dans les journaux,
Était l'œil de Panurge
Écoutant Dindenault.

Et la belle santé
Excluant la rancune,
Nos grands chefs militaires
Excitaient sa gaîté.

Il est mort un matin
Qu'il pliait son grand corps
Pour saisir aux épaules
Un mort dans un boyau.

Un obus est tombé
Au bord du parapet
Et sa gerbe a criblé

Notre gentil Jean Ruet.

Sur le brancard j'ai vu
Son corps blanc et splendide :
La mort n'avait pas pu
Abîmer sa poitrine.

Hélas ! j'ai vu ses traits
S'amincir et se fondre
Pendant qu'il répétait
L'adresse de sa mère.

Nous l'avons enterré
Dans un bas-fond d'Argonne ;
J'ai vu trois jours après
L'eau qui couvrait la place.

Ce poème que l'on rapprochera de la prose des *Souvenirs* :

« C'est dans l'un de ces abris, assez vaste pour ma section, bien garni de paille, que j'ai appris, par une lettre de ma femme, le 10 avril 1915, la mort sur le Front des Flandres, de mon ami Henri Doucet [...] Je m'allongeai à plat ventre dans la paille, la tête sur mes bras et pleurai longuement.

- Pour moi, dis-je à Pal, la guerre est perdue.

Henri Doucet n'avait pas été seulement l'un de mes plus chers et fraternels amis. Sa peinture et ma poésie participait des mêmes enthousiasmes, des mêmes aspirations, de la même ferveur. Nous en étions conscients et enchantés, d'accord sur ce qu'il fallait faire, sur ce que nous voulions faire. [...] Qu'il me suffise de dire qu'encore aujourd'hui, je ne puis penser à sa perte sans douleur et sans révolte. »

Autrement dit, a-t-il jugé préférable d'attendre que ce qu'il vit et vécut devînt des souvenirs, dont le rappel susciterait des anticorps permettant de garder sur tous les sentiments réveillés, exacerbés, le dessus, estimant que le temps viendrait où il saurait combattre à mots dénudés le faussé des émotions déclenchées par la relecture de ses notes intermittentes dont il saurait alors infailliblement boucher les trous et remplir les blancs des lettres adressées à son épouse et à ses amis, dont la rédaction déclencherait la sensation de l'arrivée la veille ?

« Naturellement, chaque sifflement, chaque éclatement d'obus m'effrayait aussi, mais le danger n'excluait pas le souci dérisoire que me donnait l'un de mes souliers dont je sentais que les cordons étaient dénoués, tandis que, les yeux au sol, je m'absorbais dans la contemplation d'un précieux liseron qui tranchait sur la sécheresse du chaume.

C'est ainsi que les circonstances les plus graves, la présence des plus grands périls, ne m'ont jamais détaché de pensées, d'observations furtives, d'objets les plus étrangers à l'évènement. Il m'a semblé souvent que d'instinct, je me rassurais en eux. »

La pièce de théâtre qu'il écrit à la fin de la guerre intitulée *Le paquebot Tenacity* (1920) aux accents du roman *Quai des brumes* de Pierre Mac Orlan (1927), laquelle pièce eut beaucoup de succès, davantage que les autres qu'il écrivit à la suite, traduit l'état d'esprit qui est le sien alors, la pièce située dans le port du Havre le bien nommé, où le désir de départ pour un horizon chimérique, Manitoba au Canada, le dispute à celui de renouer le fil de la vie ici à partir de maintenant, amoureusement à deux.

Des notes prises à la nuit, parfois entre deux assauts décimants pour qu'un mot ne chasse pas de l'esprit son prédécesseur immédiat, beaucoup de noms et d'âges, avec une prédominance de jeunes noms propres, vite les renommer avant que mourir à mon tour ou le bénéficiaire d'un hypothétique sursis dont j'ignore la brièveté, autant de bribes dont les propriétés sémantiques radiant intactes permettent à Charles Vildrac de se lancer enfin à 69 ans, de 1951 jusqu'en 1963, dans la restitution de ces 4 ans de vie près de ces bords. Sans oublier l'amitié des chevaux :

« Je n'ai pas oublié le plus humble de mes amis d'alors, et qui faisait partie, lui aussi, de notre équipe. C'était Le Gris, l'un des deux chevaux de la voiture sanitaire [...] Je ne pouvais passer près de lui sans qu'il me retînt par la manche ou la capote, fouillât des naseaux dans ma poche, me léchât les mains ou la joue ...

- *C'est une bête qui aime l'homme*, dit Rouleau ...

Hélas, je devais, deux mois plus tard, découvrir dans le Bois-Noir, le cadavre du Gris, atteint par un obus ; il était accroupi sur ses quatre membres, sa tête ensanglantée au sol. Horreur ! Un amateur de viande chevaline, un connaisseur, avait soigneusement prélevé sur son dos, avec la peau, ce rôti de choix qu'on nomme aloyau. »

La durée de la rédaction atteste de la difficulté à se replonger dans ces mots et noms, chiffres et nombres parcourus d'absurdes aux attributs cauchemardesques comme ces félicitations du Haut Commandement proportionnelles au chiffre des pertes insensées, censées consoler les moins courageux, ceux que le hasard avait cette fois seulement épargnés. À cet égard Charles Vildrac en pacifiste solidaire, avant d'occuper un poste de brancardier en 1915, avoue n'avoir jamais visé, ce qu'il n'était pas bon de confesser après-guerre. Saisissantes sont les descriptions réduites aux tendons et à l'os que le brancardier nous fait des corps mourants et morts tronqués, ramassés pendant une accalmie, véritable ou tactique, au risque de voir subrepticement le sien sur une civière leur ressembler.

Les Poilus ne sont pas des petits soldats de plomb que l'on pourrait refondre à volonté sauf entre les mains des généraux au sec et bien nourris à l'abri de châteaux historiques, quand la nourriture, la chaleur et la commodité des lieux d'aisance, les stricts besoins sont l'obsession de ceux qu'ils commandent, embourbés dans les douves de châteaux, invisibles ceux-là, généraux devisant au-dessus de cartes d'état-major qu'ils s'évertuent à rendre obsolètes, où les courbes de niveaux des thalwegs seront bouleversées par des tranchées après leurs décisions et les villages de leurs concitoyens transformés par l'adversaire en tas de pierre par mesure de rétorsion : c'est redit.

Son incorporation en 1916 dans la section Camouflage le rapproche de ses amis peintres recrutés à sa création comme André Dunoyer de Segonzac. Cette mutation vers l'Arrière n'empêche pas qu'il faille des fois de plus se rendre au Front que réclame l'installation de tels trucages visuels, lesquels ont parfois sauvé des vies espère-t-il.

A cet égard, les *Souvenirs militaires* sous-entendent qu'il faut comme une succession de miracles ou de triple six pour passer entre les éclats d'obus ou les balles pipées tandis que le camarade à côté de lui « s'écroula sans une plainte » sans autre marque qu'un trou dans la tête, ou encore à Varennes :

« L'un de nous (...) assis sur la marche de pierre du seuil, se mit à moudre les grains (de café), le moulin entre les genoux. Pris d'un besoin pressant, je l'enjambai pour sortir et pris position non loin de lui contre le mur de la maison. J'étais en train de me soulager lorsque j'entendis le canon (...).

- J'ai le temps de rentrer, pensai-je, même si celui-là vient éclater par ici.

Mais j'entendis presque aussitôt le bruissement soyeux de l'obus puis son puissant vrombissement. J'enfonçais ma tête entre les épaules tandis qu'il broyait la chaussée.

Le vent de l'explosion me plaqua contre le mur et je reçus une volée de terre et de pierres contre le dos et les jambes. J'étais à peine meurtri et n'évaluai ma chance que l'instant d'après en atteignant la porte de la maison : le camarade était toujours assis sur la marche, le moulin à café entre les cuisses, les bras à l'abandon ; mais il n'avait plus de tête... »

Tous les « grands » éditeurs refusèrent le manuscrit du vivant de Charles Vildrac et puis encore après 1971, et ce malgré l'entêtement de Suzanne Rochat sa seconde épouse, une œuvre qui « risque d'apparaître [...] trop à l'écart de toute actualité » (Robert Gallimard). Il faut attendre les commémorations du Centenaire de la Der des Der pour que celles-ci déclenchent une vague livresque et révèlent jusque dans leurs plus prosaïques aspects aux lecteurs de ces nouvelles jeunesses, insoucieuses de ces monuments aussi nombreux que les calvaires, ce qu'ils ne connaissaient qu'à partir des récits des enfants de leurs grands-pères, de leurs lettres rédigées sur du papier que le temps a micacé, trésor ambivalent et devenu friable, caché dans le noir d'une boîte à chaussures (2) avec des photographies trop vite extraites du fixateur.

Et voici que les éditions Claire Paulhan concrétisent enfin, dans un délai qui devait être fatalement inscrit entre les lignes du vif vivant de Charles Vildrac, dont tout l'œuvre diversement unique, jusqu'à ses romans et contes pour enfants, depuis l'utopique *L'île rose* (1924) jusqu'à *Amadou le Bouquillon* (1949) écrit après la Der des Der plus Une, révèle une infrangible volonté de survivant fraternel et se conclut par la mise au net et précis des *Souvenirs* que le poète abritait et qui l'abritaient en permanence, par la célébration de ses infortunés camarades.

À cet égard, suit le fil du récit une riche documentation iconographique assortie de nombreuses photographies de l'auteur et de ses compagnons, réalisées au Front comme au proche Arrière où s'entend le grondant mêlé de gazouillements, se lisent les visages marqués au coin d'hypothétiques avènements, lesquels certifient que cela, que Charles Vildrac nous raconte, a bien eu temps et lieu, ce que les regards aux yeux voilés de boue et de fleurs ne peuvent trahir.



Christian Désagulier

-
- (1) *Opinions. Le Verlibrisme, étude critique sur la forme poétique irrégulière*, Édition de la Revue Mauve, 1902.
(2) *La plume au fusil, les poilus du Midi à travers leur correspondance*, de Gérard Baconnier, André Minet et Louis Soler, un ouvrage précurseur demeuré confidentiel, paru chez Privat en 1985 pendant la période du « purgatoire ».